

PRÉSENTATION DE L'ŒUVRE DU POÈTE ROBERTO JUARROZ et rapprochements avec les kusen (Eric Barbay, août 2013).

En italique les citations (de Juarroz quand pas de précision).

Références :

‘Poésie et création’, livre d’entretiens de Roberto Juarroz.

‘Poésie et réalité’, essai de Roberto Juarroz.

‘Poésie verticale’, recueils I à XV. Les éditions José Corti proposent une version bilingue de ses derniers recueils. Je recommande particulièrement la ‘Xe poésie verticale’.

Dans le texte qui suit, ‘l’homme’ désigne souvent, comme c’est d’usage chez Juarroz, ‘l’espèce humaine’, donc ‘les hommes et les femmes’.

Roberto Juarroz [1925-1995] était un poète argentin, reconnu comme un des poètes majeurs de ce temps, dont l’œuvre est rassemblée sous le titre unique de « Poésie verticale ». Ses poèmes n’ont pas de titre. Il les lâchait ainsi dans le temps, comme un refrain populaire dont on va oublier l’auteur.

Ce poète avait une très haute conception de la poésie, qu’il assimilait à un art de vivre et de mourir, et qui n’est pas sans rappeler notre pratique du zen.

LA POÉSIE VERTICALE

Lors d’un entretien avec son traducteur Roger Munier (disponible sur le web), Juarroz explique ce qu’il entend par ‘poésie verticale’. Pour lui, l’homme ne cesse d’échouer, de s’effondrer ; mais de là, il ne cesse de se reconstruire - par l’amour, la parole, la poésie. Sa poésie tente de mettre à jour le lieu où le flux descendant (effondrement apparent) et l’élan ascendant (re-naissance) se mêlent et ouvrent un nouvel espace, comme suspendu, hors du temps.

LE LECTEUR ET LE POÈME

Pas de lyrisme. Ni grands sentiments, ni mythologie dans un poème de Juarroz. Pour que le poème agisse, il est demandé au lecteur d’entrer dans le poème, entièrement, jusqu’à le recréer.

Le poème naît du souffle de la personne au moment où elle trouve une paix profonde en l’exprimant. Au moment où elle renonce à la logique linéaire et sent la vie s’ouvrir en elle et autour d’elle.

Tant qu’on est dans l’analyse ou la critique, la comparaison avec d’autres œuvres, on reste à l’extérieur du texte. Il est nécessaire d’aimer peu à peu le poète, partager sa vulnérabilité, puisque exprimer le poème, c’est devenir son créateur à son tour. Cela implique de ressentir le vertige, glisser vers le vide où le poème vous aspire.

En fait, on est invité à refaire le voyage du poète. C’est ce que j’essaie de faire dans la suite en m’appuyant sur son livre d’entretiens, sur son essai et sur une lecture approfondie des recueils dont je dispose (X et XIII à XV).

LE VOYAGE DU POÈTE

Le langage ordinaire

Le poète ne se satisfait pas du langage ordinaire. Il souffre de l’incommunicabilité.

Il lui semble que les êtres humains ne sont pas présents dans leurs mots : l’espace de la parole est colonisé par l’idéologie (l’esprit de système) et envahi par le verbiage. Nos mots sont morts, comme les objets ou

les êtres qu'ils désignent, et qui sont enfermés dans un statut, une identité figée. Les mots sont associés logiquement, enfermés dans un système de pensée. Ils ne vibrent pas, ils ne laissent pas passer la lumière. La pluralité du sens est perdue.

Le poète dénonce un usage du langage *sans transformation de soi* et aspire à une communication profonde.

Le manque affectif

Le poète ressent dans les relations sentimentales une absence, un 'manque d'être' jamais comblé. Le silence entre les individus, chacun suspendu aux attentes de l'autre, est anxiogène. On cherche à combler le vide en s'accrochant aux personnes, aux formes. On a peur de rester seul.

Pourtant : '*la solitude dans ce qu'on aime [...] est la seule prémisse valable à l'amour*'. Comme s'il fallait d'abord passer par soi, la profondeur de soi, pour s'ouvrir et se relier aux autres.

La gestation

Le poète est celui qui assume la solitude entre les êtres.

Il se tient au centre. Là où normalement on étouffe.

Au sein d'un dialogue, il s'imprègne du vide entre les mots. A rebours de nos engagements, de nos fuites en avant, en quête de leurs racines les plus profondes. Dans l'envers du monde.

Le poète en ce lieu laisse entrer le chaos environnant. Sa solitude, en réalité, est surpeuplée. En sa tête, les pensées privées de leurs racines, la multiplicité des perspectives, qui se confrontent les unes aux autres ; étouffés en soi, les élans tronqués, les désirs disjoints qui ne peuvent pas se rejoindre et fonder l'être.

En ce lieu, il y a deux façons d'être vaincu par le vide : se retirer loin de la société des hommes et glisser vers le mutisme et le discrédit du discours, ou s'épancher dans la logorrhée comme une éponge pressée pour s'élever dans le tumulte, et se perdre dans le langage. L'histoire de l'art est riche de ces naufragés, échoués au bord de la dépression ou de la folie.

Sous le lien, un tableau de Paul Klee, que Juarroz rapproche de sa démarche :

<http://www.sai.msu.su/wm/paint/auth/klee/klee.dream-city.jpg>

L'écllosion du poème : 'une explosion d'être sous le langage'

Le poète a reconnu sa souffrance et accepté le chaos en lui-même. Le désengorgement passe par un creusement de soi et une percée de la pensée : déstructurer le langage et décloisonner l'être, lâcher toutes les digues intimes *en même temps*. Mais comment sauter entre deux abîmes ? Comment exprimer 'je' ? et qui est 'je' lorsqu'on n'essaie plus de saisir, d'embrasser ce grouillement en soi ? Comment sauter sans appui consistant en soi ni autour de soi ?

Sauter sans prendre appui, c'est en réalité s'abandonner à l'incendie qui, de l'intérieur, par l'extérieur, vous consume. Cela exige au préalable un long travail. Il s'opère un retournement qui dépasse l'individu ; une refondation et une simplification :

L'infini attaque mais un nuage le sauve. René Char (cité par Juarroz).

Ce nuage procède de la parole libératrice sortie du 'fond sans fond' de soi ; c'est le poème porté par le souffle profond du poète alors que lui-même [en tant que personnalité située] est en train de se briser. A l'instar d'un morceau de musique japonaise : sans direction sensible, en suspens, sans espérance, pas attiré vers un pôle ou vers un autre - pourtant très nuancé et subtilement chantant.

'Je' se révèle : à la fois vacuité de l'être privé de tout appui (le '*non-être*') et matrice fertile, potentiel créateur ; désagrégation et sentiment d'exister : le retournement implique cette double reconnaissance.

La position sociale du poète

Le poète ne s'inscrit dans aucun courant de la société.

La poésie sentimentale, sociale, idéologique exprime une division de l'homme. Elle cible un public et peut apporter un succès commercial ou une influence politique à son auteur.

Juarroz revendique une poésie de '*l'homme indivis*', au service exclusif de la liberté créatrice. Sa poésie sape les fondements du langage conventionnel et de la communication médiatisée, inhérents à '*l'homme divisé*' et s'adresse à ceux qui ont cessé de croire que les courants menaient quelque part. Ceux-là sont peu nombreux, le succès du poète peut seulement relever du malentendu.

Juarroz oppose la poésie à la politique.

La politique est l'art du possible : conquérir le pouvoir, imposer un ordre au monde.

La poésie est '*l'art de l'impossible*' : entrer en contact avec les parties les plus profondes, les plus oubliées du vivant ; éclairer l'envers des choses, ce qui semblait ne pas être. Il s'agit bien d'une tentative humaine pour organiser le chaos, organiser l'homme et l'univers, mais en partant de ce qu'on tend à écraser et, de là, libérer toute forme de vie.

Dans un monde asphyxié entre engorgement (conflits et guerres) et exclusion, le poète cherche à occuper l'espace, afin de ne pas laisser inhabitées les marges de notre humanité, afin de préserver l'unité de l'homme : la parole poétique est une parole des origines, un cri profond, un refus de laisser sombrer le plus intime et le plus indicible de soi ; elle est un saut de la raison qui s'ouvre, une vision intuitive et ouverte, et récusé la disparition de la raison ou la perte du sens.

L'AMBITION DE LA POESIE : REFONDER LE MONDE

Le poème : une vision fondatrice

Un poème de Juarroz est un reflet de la condition humaine. Une parole de vérité en gestation que l'individu ne pouvait pas exprimer tant qu'il ne s'abandonnait pas à la vie qui le porte, qui le baigne, qui le contient. Une parole partie du fond de ses cellules, de ce fond primitif qui adhère à la vie comme à la mortⁱ, qui exprime la vie du fond de la mort - au-delà des conventions du langage et des logiques de survie.

En ce monde qu'il énonce au moment même où il l'accueille, l'homme cesse de peser sur lui-même et sur les autres. Il se reconnaît comme une image portée par le langage, comme un personnage de son propre film. Cette image est sa création propre, façonnée par et pour l'occasion - lorsqu'il parvient à quitter tout point d'appui, toute attache.

Toute image a son envers : ne pas laisser la forme écraser l'être, c'est lui rappeler qu'elle est aussi son contraire ; le poème dit la coexistence des deux faces de toute chose, il crée le personnage et ce qui va le faire disparaître.

Toute forme vivante doit également savoir demeurer sans imageⁱⁱ : c'est une condition de sa liberté. Le poème réunit le blanc et le noir dans une même lumière.

Le monde du poème est un monde aux formes mouvantes, impermanentes et foncièrement vides, où justice est rendue à l'ombre comme à la lumière, au potentiel comme au manifesté, qui se révèle à nous. C'est le monde que l'enfant voyait avec émerveillement, sans pouvoir à ce moment de sa vie le formuler ; peut-être faute d'en discerner nettement les lumières et les ombres, les contours qui supposent d'assumer que la forme finit par mourir. Un monde dont le poème tend à revivifier les fondations, afin que l'enfance puisse y demeurer.

Refonder le langage

Retourner le langage, c'est laisser les choses - les personnages du poème - se dire elles-mêmes. Pour parvenir à ce résultat, le poème affûte son art comme on fourbit ses armes.

ⁱ On peut rappeler qu'une cellule qui ne veut pas mourir est une cellule cancéreuse ; on touche ici à la part végétale de l'être (voir poème X-29). Que l'on songe aussi à cette citation de Borges : 'le temps est un fleuve qui m'emporte mais je suis le fleuve'.

ⁱⁱ Une façon d'illustrer l'alternance - coexistence 'shiki - ku', il me semble.

La métaphore lave les choses des connotations que porte leur désignation directe. Son usage démultiplie le sens des mots et libère les choses qu'il nomme. Le rythme du poème unit dans une même ronde des notions qui se seraient heurtées, ou exclues. Il pénètre comme une vrille dans l'esprit du lecteur. La résonance ressentie à la lecture de certains poèmes mettant en miroir l'endroit et l'envers des choses ouvre l'espace non-duel du poème ; bien plus, il l'ouvre à l'infini du réel en chaque chose : '*le visible n'est qu'un exemple du réel*' dit Paul Klee (cité par Juarroz). L'ivresse infusée par le poème traduit le retournement, la tête en bas, de la perspective.

Le poème est une sorte d'organisme, une micro-société dans un espace ouvert, où les mots comme des cellules vivantes se répondent les uns aux autres, où chaque mot joue un rôle irremplaçable et a besoin des autres mots.

Que l'homme se refonde

Un poème de Juarroz me semble illustrer plus particulièrement la dynamique d'auto-crédation de l'homme en train 'd'épanouir sa fleur' telle que nous la vivons en zazen. Dans ce poèmeⁱⁱⁱ, Juarroz présente '*Les gestes absurdes, les discours absurdes*' comme des sortes d'éruptions grimaçantes qui attirent l'attention et qui passent ; parfois la mémoire se fixe sur eux, certains d'entre eux et non leur ensemble, alors qu'ils sont le signe d'un travail plus profond d'unification, d'édification de l'homme en train de se créer.

De la même façon, la parole essentielle n'est pas cette aspérité, ce geste brusque en surface, sur lequel on zoome quand on se tient trop près, et dont on se protège.

Avec un peu de profondeur et de recul, au contraire, il me semble qu'on sent cette parole simple refluer dans le souffle invisible qui porte l'être tout entier et annonce son entrée dans le jeu social. Une telle parole naît d'en bas, d'une contemplation du monde et porte un désir de participer de sa création, de 's'inscrire dans le tableau'. Elle est ascension tremblante, balbutiée - accession à la grandeur mais elle ne peut pas juger avec hauteur ; elle part d'une souffrance mais elle ne pense pas à se plaindre. Spirale rayonnante et encore silencieuse, mais grosse de toutes les voix qui jusqu'à présent s'étaient tues.

Refonder la communication

'La critique de la poésie est une absurdité' Novalis (cité par Juarroz).

Si chaque forme vivante est une création en oeuvre, au cœur d'une vision du monde, alors communiquer c'est recevoir la création et répondre.

Il ne s'agit pas d'évaluer la forme vivante comme un résultat figé. Il s'agit d'abord de comprendre : partager les conditions de vie, le dénuement du créateur et être touché par la réponse qu'il communique. La fleur est éphémère, fragile, une simple apparition ; ce qui est dit, ce qui est à entendre, c'est l'élan vers la fleur en tant que vision qui s'insère et se fond dans un ensemble plus vaste, un ensemble ouvert. Comme un hôte ouvrirait sa maison l'espace d'un éclair. Répondre sans dénier, alors que la lumière s'éteint, c'est prendre le relais par une création nouvelle.

Communiquer, c'est donc participer de la création d'un monde qui sur chacun s'effondre et que nous édifions ensemble, tout à tour et solidairement. Recréation, réédification perpétuelle du monde. De la même façon qu'oublier une couleur du spectre optique, c'est perdre la lumière blanche, il convient de n'oublier aucune voix, jusqu'à la plus obscure parcelle de vie dont le réel a besoin pour retrouver sa transparence et sa fertilité.

iii Recueil X, poème 7.

JUARROZ, LA POÉSIE ET LE BOUDDHISME ZEN

Juarroz, dans son livre d'entretiens, affirme explicitement sa proximité avec le bouddhisme zen^{iv}, qu'il décrit en termes d'ouverture et de disponibilité. Il s'agit de tout embrasser, ne rien exclure, silence et parole, vie et mort, connu et inconnu.

Cependant, il apporte certaines précisions importantes.

Pour lui, il nous serait difficile de nous abstraire de tout le conditionnement qui fait l'Occidental et il nous faut transposer le zen d'Orient dans notre manière de vivre, notre propre expérience - le recréer en nous-mêmes. Cet état d'esprit habite intimement le poète.

Juarroz insiste également sur l'importance de la parole.

Le zen n'est pas une mystique. La mystique considère la parole comme un instrument accessoire, dont on doit se dépouiller au profit du silence pour atteindre à la fusion avec le tout.

Le poète affirme que dans le zen, au contraire, on considère que l'instrument et celui qui s'en sert (le peintre et son pinceau ou bien l'archer, son arc et ses flèches) participent d'une continuité organique, ne font qu'un avec le cosmos. Le silence lui-même fait partie de la parole poétique, qui est rythme.

Cela exclut le verbiage, où la personne utilise le langage comme un instrument séparé de soi, sans que celle-ci soit fondée par une transformation simultanée de soi.

Le poète recherche non seulement la fusion avec le tout, mais encore l'unité de l'homme, et cela exige de rassembler l'ensemble des facultés humaines.

Juarroz va plus loin : pour lui, la parole est essence.

Fondamentalement, l'intégration de l'homme dans le monde passe par le langage : l'homme connaît le monde en le recréant, à l'aide des symboles de la pensée.

Le poète opère à la fois une conversion personnelle et un retournement du langage, reprenant à son compte la formule bien connue des pratiquants du zen :

'Lorsqu'on s'écarte du zen, les montagnes sont les montagnes et les fleuves sont les fleuves.

Lorsqu'on entre dans le zen, les montagnes cessent d'être les montagnes et les fleuves d'être fleuves.

Mais lorsqu'on a atteint le zen, les montagnes redeviennent les montagnes et les fleuves redeviennent les fleuves.'

Juarroz parle de *dé-nommer* les choses, puis de les *trans-nommer*, afin que les mots soufflés des profondeurs de soi reprennent vie. En cela, Juarroz se rapproche souvent des maîtres du haïku comme Basho, que d'ailleurs il cite.

iv Juarroz était, d'après Martine Broda, un fervent lecteur de D.T.Suzuki.

RÉFLEXIONS PERSONNELLES SUR LE KUSEN

Cette méditation sur l'œuvre de Juarroz, à partir d'un kusen de Patrick, m'amène à revenir sur la nature de la parole que représente le kusen.

On n'entre pas en zazen en suivant le cheminement d'une pratique sportive : effort sur soi, ...
On s'abandonne en se soumettant à un autre monde, réglé par ses propres lois 'internes', ou plutôt par ses conditions. Celles que pose la vie, en ce point où la vie est à la fois mort et renaissance - mort des anciennes habitudes, saut dans le vide, fusion un peu plus grande de soi dans sa propre vie. Ces conditions ne sont pas définies à l'avance mais se révèlent quand on bascule un peu plus : 'c'est cela' et il me semble que 'cela', c'est le kusen. *Le nuage qui sauve*.

De là la parenté entre le kusen et le poème, entre l'attitude du poète et celle du moine zen. Entre le lecteur du poème et le méditant. Comme le poème, le kusen authentique échauffe tant qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas le reprendre à son compte.

Le kusen transporte la parole en un lieu où l'on pense parfois, traditionnellement, qu'elle n'a pas droit de cité. Il est vrai que le kusen est un exercice très délicat, et comme un poème sa réussite tient à un fil. Mais lorsqu'il est réussi, il contribue à refonder l'humain dans son intégrité. Je pense que le réussir quelquefois seulement, pour quelques-uns, pas toujours les mêmes, suffirait déjà à le justifier.

Le kusen véhicule les valeurs du lieu où il est formulé. En particulier, la foi en la vie et la reconnaissance de sa vulnérabilité ; la vie ne s'approche qu'avec un respect infini. Celui qui ne ferait pas confiance en la vie insondable qui l'habite ou qui, subtilement, ne la respecterait pas en son intimité, ne croirait pas, au fond de soi, qu'elle pourrait le relever. Nous sommes nombreux dans cette position je crois...

Lorsqu'il est prononcé 'du fond du puits', et non du haut d'une chaire, le kusen ouvre également un espace de circulation vivant, vibrant, charnel, où, si on reste perméable, on est invité au partage. La gestation, toutefois, reste affaire personnelle : c'est en s'approchant de notre propre nature qu'on trouve les ressources de la vie, et les mots pour les dire.

[...] *Il restera parmi les mots du poèmes / un peu du parfum du fond*^v

Pratiquer zazen, c'est assimiler ses valeurs ou ses conditions et les laisser guider sa vie quotidienne. Peut-être qu'elles pourront refonder nos relations sociales.

^v Recueil X, poème 34.